

Des pseudo cliniques médicales font la promotion de la guérison de l'homosexualité en suivant des procédures illégales

Hier, c'était la Journée internationale contre l'homophobie en Equateur, mais certaines cliniques dites médicales offrent de traiter l'homosexualité avec des procédures extrêmes, et en échange d'argent. Certaines des méthodes utilisées consistent à frapper, à électrifier les patients. Ils utilisent aussi des drogues, des films pornographiques, et des injections d'hormones. Ces tortures sont pratiquées avec le consentement de la famille de la victime.

.....

Sans aucun doute, beaucoup de femmes aimeraient avoir la silhouette de Chiqui. Les traits de son visage sont fins et son corps est si mince qu'elle représente le stéréotype de ce à quoi la femme idéale devrait ressembler. Les hommes aussi son glacés d'étonnement, car la vérité est que Chiqui a eu des fans des deux sexes.

Cependant, il suffit de regarder sa carte d'identité pour comprendre que, peu importe si tout le monde l'appelle Chiqui dans la rue, sa situation juridique est différente, son vrai nom est Pedro Luis Nieto Castro. Aujourd'hui elle a 22 ans, mais, à l'âge de 6 ans, elle a découvert qu'elle ne se sentait pas comme un garçon. Au lieu de jouir d'une enfance pleine de jouets et de poupées donc, elle a subi les plaintes et punitions de ses parents.

Mais le pire est venu plus tard, quand elle est devenue adulte, se souvient-elle. « Mon père a payé 1 000 dollars pour me faire enfermer dans une clinique qui allait changer ma façon de vivre. Dans mon souvenir, il s'agissait presque d'un enlèvement : quatre hommes sont sortis de nulle part et m'ont forcé à les suivre. A cette époque, j'avais les cheveux longs et je venais de prendre des hormones, donc ma poitrine avait poussé. Mais à la clinique, moi et trois autres gays avons été rasés. Nous étions enfermés dans une pièce si minuscule que nous devons rester debout tous les 4. En plus, il faisait sombre et il y avait plein de mouches. »

Chiqui se décrit comme une personne en bonne santé. Elle ne fume pas, ne boit pas et ne prend pas de drogues. Pourtant, sa famille l'a confinée dans un centre appelé « Paraíso de Dios" (le Paradis de Dieu), à l'extérieur de Durán, ville située près de Guayaquil, où elle vit. Le lieu est géré par Jorge Flor, que ces prétendus patients appellent « Le Ministre ». Certains sont là depuis de nombreuses années et la plupart sont dépendants de l'alcool et de la drogue. Selon Chiqui, il y a un centre similaire à Milagro, une autre ville près de Guayaquil.

« Une fois, j'ai tenté de fuir, et quand j'ai été rattrapée, ils m'ont frappée jusqu'à ce que je saigne du nez. Ils ne cessaient de me demander si j'étais un homme ou une femme. Alors, pour me punir, ils ont tiré sur mon pantalon, m'ont jeté de l'eau entre les jambes et m'ont poignardé avec un câble électrique pour m'électrocuter. »

Celui qu'on appelle « Le Ministre » Jorge Flor, dément cette accusation, et le fait même qu'il gère un centre pour guérir les homosexuels. « Regardez, ce sont tous des hommes », dit-il tout en montrant une sorte de temple évangélique où 40 personnes écoutaient le prêche.

Bien que l'on ne parle pas de ces histoires, elles font partie de la réalité en Equateur. Beaucoup d'homosexuels ont souffert dans ces centres ou cliniques, où leur soi-disant « maladie » devait être guérie, sans aucun argument scientifique ou juridique.

Dans tout le pays il y a 140 dispensaires ou centres de rééducation, mais seulement 80 possèdent les autorisations légales nécessaires pour traiter les patients toxicomanes ou alcooliques. Aucune n'ont de permis pour tenter de «guérir l'homosexualité», pour une raison bien simple : ce n'est pas une maladie. L'American Psychiatry Association (APA), organisation médicale américaine, a supprimé l'homosexualité de la liste des pathologies en 1973. En Equateur, l'homosexualité a longtemps été considérée comme un crime, mais il y a dix ans, la loi a été modifiée.

« Il n'existe pas d'autorisation d'exploiter des cliniques capables de corriger ses comportements sexuels puisque ce n'est pas une maladie mais un choix. Il s'agit d'un canular, d'une tromperie par des professionnels pas sérieux », déclare Patricia Castro, coordinatrice de la Direction de la Surveillance Sanitaire de l'Office de la Santé Publique de Guayas et participante à la commission chargée de contrôler ce type d'établissement.

Aequalitas et la Fondation Famivida, 2 ONG qui soutiennent les groupes GLBT (gais, lesbiennes, bisexuels et transsexuels) ont pris en charge plusieurs personnes ayant été admises dans ces centres. Orlando Melendez, directeur de Aequalitas, explique que la plupart des victimes ne dénoncent pas ces actes par peur de leurs parents ou de tout autre menace. « Certains ont choisi de mentir (et de prétendre qu'ils ne sont plus homosexuels) pour sortir de ce cauchemar. » En effet, ni la Defensoria (où les gens peuvent demander un avocat payé par le gouvernement), ni la Cour de justice locale, n'ont enregistré de plaintes officielles à ce sujet.

Dans ces centres, la consommation de drogues est également fréquemment utilisée comme traitement médical. C'est arrivé à Jorge, qui préfère ne révéler que son prénom, dans une clinique illégale située dans le centre ville de Guayaquil. «Ils m'ont donné des hormones qui ont modifié ma voix. Ils nous montraient des films pornographiques avec des hommes pour vérifier que nous n'ayons pas d'érection et si c'était le cas, ils nous frappaient. Chaque matin, nous nous levions à 5h30 et le petit déjeuner nous était servi que si nous n'avions pas commis d'infraction. Ils nous lançaient des décharges électriques entre les jambes et dans les mains.»

Ceci est arrivé à Jorge il y a deux ans. Maintenant, il vit avec un homme, et a intégré un groupe GLBT. Il raconte que le centre était dirigé par des hommes se considérant au-dessus de la loi et se souvient qu'ils touchaient « les patients » et les considéraient guéris que s'ils n'avaient pas d'érection.

D'autres, au contraire se présentent dans ces cliniques volontairement. C'est le cas d'une lesbienne de 20 ans, qui a décidé de s'y rendre pour cesser « de faire souffrir sa famille.» Elle se souvient que sa mère l'a emmenée dans un endroit qu'elle appelait «Hogar de Jóvenes» (Maison des Jeunes), situé dans le centre ville de Guayaquil et dirigé par le docteur Eugénia Macias.

«Je n'ai jamais essayé de m'échapper, et pourtant ils me faisaient prendre des somnifères toute la journée. Mes colocataires m'ont dit que j'étais éveillée mais je ne me souviens de rien. Une fois, j'ai me suis réveillée dans une clinique de La Libertad (une autre ville), mais je n'avais aucune idée de comment j'y étais arrivé, je ne me rappelle rien.

Au cinquième jour, je me suis réveillée dans un autre centre à Libertad. Je ne sais pas comment je m'y suis retrouvée. Là-bas, ceux qui se conduisaient mal étaient enfermés dans une chambre sans lit.

Macias assure qu'elle ne traite que des patients ayant des problèmes mentaux. Même si, elle admet également que de temps en temps elle reçoit des patients qui étaient traités par son mari, aujourd'hui décédé. «Mon mari avait une clinique pour toxicomanes à La Libertad, mais elle a fermé quand il est décédé en février. »

D'autres cliniques proposent des techniques plus traditionnelles avec l'aide de médecins et de psychologues. Nelson Quintero est directeur du centre évangélique de Guayaquil, qui s'occupe de personnes désireuses de sortir de l'homosexualité. « Le but de notre service n'est pas de guérir la personne, mais de lui venir en aide à un niveau spirituel et professionnel. Nous condamnons le fait que certains homosexuels soient enfermés », affirme Quintero.

Ces autres formes de soutien sont offertes par des groupes évangéliques, même si les catholiques eux aussi utilisent des techniques quelque peu inquisitoires. Le plus célèbre de ces groupes s'appelle «Courage». Selon son site Internet (www.couragerc.net), il s'agit d'un apostolat de l'Eglise catholique romaine, présent dans des pays comme l'Equateur, le Mexique et le Costa Rica.

Antonio Arregui, président de l'institution catholique suprême dans le pays appelé «Conferencia Episcopal Ecuatoriana», dit qu'il n'a jamais entendu parler de «Courage». Cependant, il admet qu'à Guayaquil, certains prêtres coordonnent des groupes d'entraide qui traitent de cette question.

Cette semaine, au Parlement équatorien, Balerio Estacio (membre du parti au pouvoir) a suggéré que l'Etat finance ces centres gérés par des Eglises, bien qu'il existe plusieurs cas de tortures non publics, mais réels. Il tente d'expliquer sa thèse avec une phrase: «C'est le diable qui envahit le corps de la personne. C'est quelque chose de surnaturel que les gens ordinaires ne comprennent pas, pas même les psychologues. C'est pourquoi la solution doit venir de Dieu. »